

128. Monge à sa femme Catherine Huart

Auteurs : Monge, Gaspard

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Transcription & Analyse

Transcription linéaire de tout le contenu

À Passeriano, village à un poste d'Udine, Quartier général de l'armée d'Italie

Le 13 fructidor de l'an V de la République française

Je meurs d'envie, ma chère amie, de te voir, de t'embrasser, de te caresser et malheureusement je vois toujours reculer le moment où j'espère pouvoir le faire.[1] Nous avons appris que le général en chef se rendait à Udine pour traiter enfin de la paix.[2] Nous nous étions mis en chemin pour Udine, Berthollet et moi, avec une chemise dans notre poche pour venir voir le général. En chemin, nous apprenons qu'il n'est pas à Udine, mais à un village peu distant. Nous nous y rendons et nous trouvons le général qui nous fait mille amitiés et qui nous traite comme si nous devons rester longtemps. Au bout de deux jours, nous recevons une lettre de lui, renvoyée de Venise, par laquelle il nous invite à venir pour quinze jours avec lui dans sa solitude.[3] Nous voilà donc ici sans chemise, obligés d'avoir recours au tiers et au quart, au général lui-même, pour avoir du linge de corps pendant que des bonnes femmes du lieu blanchissent notre dépouille. Au reste, tout cela n'est que niaiseries dont je te parle faute d'autres choses plus importantes. J'ai pressenti le général sur mon retour en France. Il me conseille de rester en Italie encore quelque temps, et de terminer auparavant la mission dont nous sommes chargés à Venise. Ainsi, ma chère amie, comme tu vois, mon départ est reculé et ce qu'il y a de plus, je ne sais de combien, ni jusqu'à quand.[4]

Hier, il a rassemblé son état-major et il a voulu me faire parler sur ma pauvre géométrie descriptive. Je m'en suis tiré de mon mieux et, après la séance, tout le monde s'est écrié que c'était un bon signe pour la paix, car à Macerata, la veille d'arriver à Tolentino, nous avons déjà eu une séance qui avait été suivie du traité de paix avec Rome[5] et on présume de là que nous allons avoir la paix avec l'Empereur.[6] Ne conclus cependant rien de mon bavardage, car il n'y a encore que les premières visites de politesse qui soient faites, et même le général qui devait aller aujourd'hui à Udine rendre aux plénipotentiaires leur visite et dîner avec eux, n'a pu le faire à cause d'une colique qui l'a retenu au lit toute la journée.

J'ai eu du plaisir à venir dans ce pays-ci ; nous avons passé la Piava, le Tagliamento dont nous nous occupions si fort lorsque nous étions à Rome et quand, avec le plus vif intérêt, nous suivions les progrès de l'armée d'Italie dans ce pays-ci.[7]

Nous avons été hier à Udine pour chercher des livres que nous étions autorisés à y croire et qui devaient faire partie des 500 manuscrits de Venise, mais nous ne les avons pas trouvés. Ils ont disparu depuis longtemps.[8] Le général nous a proposé d'aller à Trieste. Nous en sommes plus près que de Venise. Mais, ma foi, je commence à en avoir assez de l'Italie et comme notre voyage ne serait d'aucune utilité pour la République et qu'il ne tendrait qu'à notre satisfaction personnelle, nous n'avons pas voulu faire cette dépense et nous resterons ici jusqu'à ce que la discrétion commande notre retour à Venise. Je t'écris, ma chère amie, sur le bout de la table du général Berthier[9] avec une mauvaise plume, voyant peu clair et je doute que tu puisses lire cette lettre. Mais pourvu que tu reconnaisse que je me porte bien, que je m'occupe beaucoup de toi, que je m'ennuie beaucoup de ne pas te voir, cela me suffit.

Les papiers de France ne me paraissent pas aussi alarmants qu'ils étaient il y a un mois et il me semble que la République se tirera encore de ce pas-là. Le Directoire demande la paix à corps et à cri. Ne serait-ce pas l'effet des machinations de nos ennemis ? Il paraîtrait qu'elle ne lui sera pas favorable. Nous sommes en si bonne position pour faire la guerre, du moins en Italie que si Bonaparte tirait encore une fois le sabre, nous ne pourrions faire qu'une paix avantageuse. D'ailleurs il ne faut pas que le Directoire compte sur l'amitié d'aucun roi; nous ne pouvons avoir d'amis que dans les républiques filles de la grande nation, et tout contrat que nous passerions avec les despotes, ne peut être que désastreux, parce que la paix une fois faite et nos forces rentrées sur notre territoire, nous ne serons jamais dans la belle position où nous nous trouvons. Nous pourrions aujourd'hui démocratiser l'Europe, et quand nous serons désarmés, nous aurons peut-être bien de la peine à rester nous-mêmes démocrates.[10]

J'ai reçu ta lettre du 23 thermidor où tu me parles du dîner de Saliceti.[11] Si tu le vois, dis-lui que j'ai le plaisir de voir le général Franceschi avec lequel je parle souvent de lui.[12]

Adieu, ma chère amie ; on ne peut pas faire une lettre plus vide de choses, mais que vous dire ? Il n'y a pas de plus mal chaussés que les cordonniers. Je t'embrasse bien tendrement. Ce sera bien autre chose quand je te tiendrai. Mille choses caressantes à Louise[13] et à tous nos amis.

Monge

[1] C'est ici l'expression la plus spontanée de tendresse envers sa femme. C'est l'unique fois qu'il en fait l'incipit de sa lettre.

[2] Avec les plénipotentiaires autrichiens. Les préliminaires ont été signés le 29 germinal an V [13 avril 1797]. Les négociations reprennent pour la signature de la paix définitive.

[3] Jusqu'à la signature du traité de Campoformio en octobre 1797, Bonaparte établit le quartier général à la « Villa Manin di Passeriano », palais du dernier doge de Venise, dans la commune de Codroipo, près d'Udine. NB au général Clarke, le 4 fructidor an V [21 août 1797] : « Je pars demain [...] pour me rendre à la campagne du doge de Venise, près de Codroipo. Si l'intention des plénipotentiaires est de se

loger à la campagne, je dirai au général Victor de se donner les sollicitudes nécessaires pour trouver aux environs un logement convenable. S'ils préfèrent rester à Venise, on pourra tenir alors nos conférences alternativement à Udine et à la campagne. [...] Je vous prie de me renvoyer le courrier par Trévise, Padoue, Vicence et Vérone, afin que je sois instruit si le troisième plénipotentiaire est arrivé ; car comme j'ai beaucoup à faire dans mes divisions, je ne voudrais pas arriver avant M. Degelmann [membre de la délégation autrichienne] ; je trouverais fort désagréable de rester cinq ou six jours sans rien faire. » (CGNB, 1923). Voir les lettres n°138

[4] Sur la question du retour en France de Monge pour assister au mariage de sa fille Louise voir les lettres n°126, 127, 136 et 137

[5] **Le traité de Tolentino avec le Pape, signé le 1^{er} ventôse an V [19 février 1797]. Sur l'usage de la géométrie descriptive et son public. Voir la lettre n° 62.**

[6] François II (1768-1835).

[7] À la fin du mois de mars 1797. Voir la lettre n°76.

[8] Sur le choix et la saisie des manuscrits de Venise voir les lettres n°110, 114, 117, 118, 122, 123, 127, 130, 131 et 140.

[9] Louis-Alexandre BERTHIER (1753-1815).

[10] Sur la montée des Royalistes à Paris après leur victoire en avril 1797 aux élections pour le renouvellement d'un tiers du Conseil des Cinq-Cents et la réponse du Directoire avec le coup d'état du 18 fructidor voir les lettres n° 89, 90, 110, 116, 118, 119, 127, 131, 132 et 135.

[11] De Paris le 23 thermidor an V [10 août 1797], Catherine lui raconte ce dîner : « Enfin mon cher ami, j'ai eu Sa[aliceti] à dîner le 21 de ce mois. Je lui avais écrit à l'adresse que tu m'avais envoyée de Milan. Il m'a répondu une lettre fort honnête, il est très aimable. Le C[itoyen] de Sorgues, C[itoyen] Guyot et sa femme, ton frère, ta belle-sœur ; le dîner fut extrêmement gai, après dîner Louise a joué ces hymnes chéris, la présence de certains Républicains jointe à l'amour de la patrie ont animé son cœur et ses doigts. Je t'assure qu'elle y a mis de l'expression, tous, les uns après les autres, m'ont dit qu'il y avait longtemps qu'ils n'avaient passé une journée aussi agréable. J'avais eu soin de me mettre à table entre les C[itoyens] S[aliceti]. et D[esaix] pour parler de toi plus à mon aise. Je me suis bien satisfaite ; j'ai eu le plaisir d'entendre parler de toi en bons termes, cela m'a donné un plus d'esprit qu'à mon ordinaire ». Voir la lettre n°116.

[12] Jean-Baptiste FRANCESCHI (1767-1810).

[13] Louise MONGE (1779-1874).

Relations entre les documents

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts □ Prairial an IV - vendémiaire an VI

Ce document a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme :



[110. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

e — Man

[114. Les Commissaires au ministre des relations extérieures](#) □

e — Man

[117. Monge au ministre des relations extérieures](#) □



[118. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

e — Man

[123. Les Commissaires à Bonaparte](#) □

e — Man

[130. Monge au chef d'état-major](#) □



[131. Monge à sa femme Catherine Huart](#) □

e – Man

[140. Monge au ministre des relations extérieures](#)

Ce document a pour thème Politique comme :



[110. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[116. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[118. Monge à sa femme Catherine Huart](#)

e – Man

[119. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[131. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[132. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[135. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[89. Monge à sa femme Catherine Huart](#)

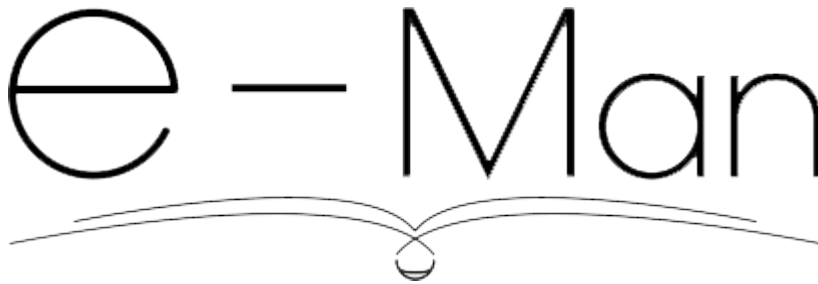
e – Man

[90. Monge à son gendre Nicolas-Joseph Marey](#)

Ce document a pour thème Vie familiale comme :



[116. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[126. Monge et Berthollet au général Berthier.](#)



[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[136. Monge à sa femme Catherine Huart](#)



[137. Monge à sa fille Louise](#)

Collection 1796-1797 : Première mission en Italie, La commission des sciences et des arts **Prairial an IV - vendémiaire an VI**



[122. Monge à sa femme Catherine Huart](#)

a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme ce document



[127. Monge à sa femme Catherine Huart](#)

a pour thème CSA- Italie (Saisies) comme ce document

Présentation

Date 1797-08-30

Date du calendrier révolutionnaire 13 fructidor an V

Genre Correspondance

Sujets

- Couple Monge
- Première campagne d'Italie
- République

Mentions légales

- Fiche : Marie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.
- Images : Collections École polytechnique (Palaiseau, France). Reproduction sur autorisation.

Éditeur de la fiche Marie Dupond (UDPN/USPC); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Contributeurs

- Dupond, Marie (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Information générales

Langue Français

Cote IX GM 1.125

Nature du document Lettre autographe

Collation 1 double folio ; 245 x 178 mm

Etat général du document Bon

Localisation du document

Bibliothèque centrale de l'École polytechnique / Centre de Ressources Historiques.
(Palaiseau, France).

Les mots clés

[Couple Monge](#), [Première campagne d'Italie](#), [République](#)

Informations éditoriales

Publication Inédit

Destinataire

Huart, Catherine (1748-1847)

Contexte géographique Passeriano

Lieu d'expédition Passeriano (Italie)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2018 Dernière modification le 11/02/2022

et L'Asseriano, Village à une lieue Porte d'Odine, Le 13
fructidor an 5 de la République.

Quatrième général de
l'armée d'Italie 125

Je meurs d'envie, Ma chère amie, de te voir, de t'embrasser, de te serrer,
et malheureusement je suis toujours le même le moment où j'écris
poursuivre l'écriture. Nous avions appris que le général en chef se rendait
à Odine pour traiter enfin de la paix; nous nous étions mis en chemin
pour Odine. Mais à mi-chemin, une lettre nous vint nous informer
qu'il n'était pas à Odine, mais à un village peu distant; nous nous y rendîmes, et nous trouvâmes le général
qui nous fit mille amitiés, et que nous trouvâmes tous les deux y
restés longtemps. au bout de deux jours nous eûmes une lettre de lui
de Venise par laquelle il nous invita à venir passer quinze jours avec lui
dans sa solitude. nous vîmes donc les plus charmants villages d'environs
à un tiers ou un quart, arrivâmes les uns par un chemin, les autres
par d'autres, quelques-uns par des chemins, d'autres par d'autres.
au bout de tout cela il ne restait que nous faire de la paperasse d'actes
des plus importantes. J'ai pressenti le général par mon retour
en France, il me conseilla de rester en Italie un peu plus longtemps
de la même manière que nous sommes chargés à Venise
ainsi, me cherchant unie, comme tu vois, un de peut-être, et qui d'après
de plus je ne puis de continuer ni plus qu'à grandir.

Mais sur de rassurer son état un jour et il a voulu me faire
partir par une petite géométrie descriptive. Je m'occupai tout
mon univers, et après la pause toute la monde pour une corbeille que c'était

un bon pays pour le pays, car à Matera, la ville d'arriver à
Volentino nous avions déjà un maïs qui avait été pué de
toute l'année à Rome, et nous sommes sûr que nous allons avoir
le pays à l'empire. Neanmoins cependant rien de même
Cavardage, car il n'y a aucune que les premiers vides de la ville
qui sont faits, et même le général qui doit aller à l'armée
à Udine rendre une plénipotentiaire par visite, et d'un autre côté,
il a pu le faire à l'aise d'une lettre qui le retient au lit toute
l'année.

J'en ai du plaisir à venir dans le pays là, nous avons passé la Rivière
le Tullia monte, dans nos nos occupations si fait qu'on a été à
Rome, et quant à la plus vif intérêt nous suivons les progrès de
l'armée d'Italie dans le pays.

Nous avons été hier à Udine pour chercher des livres que nous
étions allés à y écrire et qui devaient servir pour les 500
mille livres de Venise, mais nous n'en avons pas trouvés; il en faut
d'autres livres. Le général nous a proposé d'aller à Trieste
Trieste. nous sommes plus près que de Venise. mais nous ne
pouvons aller à un autre aspect de l'Italie, et comme nous ne
ne sommes d'aucune utilité à la République, et que il ne faut
qu'à notre satisfaction personnelle, nous n'avons pas voulu faire
cette dépense, et nous restons ici jusqu'à ce que nous jugions que la
discretion commande nous retient à Venise.

je t'envoie ma chère amie, par un bon de la table d'écriture
D'ailleurs aucun mauvais plume, vivant peu d'air, et
je doute que tu puisses lire ma lettre. mais pour que tu
y reconnasses que je ne porte bien, que je m'occupe beaucoup
de toi, que je m'ennuie beaucoup de ne te pas voir, cela me
suffit.

Les papiers de France ne me paraissent plus aussi alarmants
qu'ils étoient il y a un mois, et il me semble que la République
se tiendra encore de la part là. Le Directoire demande la paix
à l'Espagne et à l'Autriche. ne serait-ce pas l'effet des machinations de nos
ennemis. Il me paraît que cela vaudra pas favorable. Nos
papiers ne font pas une posture pour faire la guerre, du moins une
partie, que si Bonaparte tenait encore une fois le dessus, nous ne
pourrions fuir qu'une paix avantageuse. D'ailleurs il ne
faut pas que le Directoire compte sur l'amitié d'aucun Roi, nous
ne pouvons avoir d'amis que dans des Républiques fortes de leur
grande nation, et tout ce qu'il y a de nos passés amis les
despotiques ne peut être que des traîtres, pourvu que la paix une fois
faite et nos forces ventrées sur notre territoire, nous ne pourrions jamais
dans la belle position où nous nous trouvons. nous pourrions alors lui
devenir maître de l'Europe; et quand nous serons devenus, nous aurons
peut-être bien de la peine à résister aux vaines demandes.

J'ai reçu ta lettre du 23. J'aurais voulu en te me
parler de dire de toi. Je te le dis. Si tu veux
j'ai le plaisir de voir le général franchi, avec lequel je
pourrais faire de lui.

adieu mon cher ami, on ne peut pas faire un blâme
plus vide de chose, mais que veux-tu ? il n'y a pas de
plus une chose que la couronne. Je t'embrasse bien
toute la famille. Le premier article de la loi que j'ai vu
mettre dans la loi, et à tous nos amis.